

XYZ. La revue de la nouvelle



Le vrai du faux

Esther Croft

Numéro 25, printemps–février 1991

Erreur sur le numéro

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Croft, E. (1991). Le vrai du faux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (25), 23–25.

Ma mère avait sûrement raison. Je n'étais pas faite pour avoir des enfants. J'étais une rêveuse de naissance et cette maladie-là, on n'en guérit pas en donnant naissance à son tour. « Pour mettre un enfant au monde, disait-elle, il faut au moins savoir faire la différence entre le rêve et la réalité. » Ça, j'en avais toujours été incapable. Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, je n'avais jamais rien fait d'autre que de chercher le sens de la vie entre les lignes des livres; ou tenter de comprendre la mienne en l'inscrivant naïvement dans mon journal intime.

J'aurais dû en rester là. J'aurais dû demeurer dans cette zone où les vessies et les lanternes se confondent peut-être, mais où ni les unes ni les autres n'ont besoin de Pampers pour être protégées.

Mais il était trop tard. Depuis quinze minutes, le sens de la vie se recroquevillait frileusement sur lui-même pour mieux fuir mes bras maladroits. Depuis que l'infirmière était venue placer contre mon sein « le-plus-bel-enfant-du-monde-parce-que-c'est-le-vôtre », je n'étais pas parvenue à éprouver un seul élan de tendresse ni même de curiosité. J'avais beau vouloir remplir mon souffle de tout ce que j'avais pu lire sur l'instinct maternel, j'avais beau faire appel aux fibres les plus intimes de ma mémoire génétique pour reconnaître dans ce nouveau-né les traits distinctifs de ma race, il n'y avait rien à faire. Cet enfant-là me demeurait parfaitement étranger: il n'avait rien de moi, je n'avais rien de lui. Et plus je le touchais, plus la texture de sa peau me plongeait dans l'inconfortable sensation de devenir étrangère à moi-même. Si on se montre inapte à reconnaître spontanément la chair de sa chair, comment ne pas finir par douter aussi de l'existence de sa propre chair?

Oui, ma mère avait raison. Je n'étais pas faite pour être mère. Je n'étais pas faite pour la réalité. Et la troublante indifférence du plus-bel-enfant-du-monde refusant mon sein en était la preuve évidente et douloureuse. Car si je n'éprouvais rien pour lui, il me le rendait bien. Et chaque geste que je risquais pour m'approprier à sa petite personne me renvoyait au vide que sa naissance avait creusé en moi vingt-quatre heures auparavant.

Pourtant, je faisais beaucoup d'efforts pour fissurer le mur de givre qui menaçait d'épaissir entre nous si je ne le faisais pas fondre immédiatement. Pour tenter de rejoindre l'enfant dans son sommeil, je lui fredonnais à l'oreille *Colchiques dans les prés*, mais ce chant dans mon cœur passant par ma voix rauque le faisait sursauter. Je glissais mes doigts timides sur le duvet de son front; il se détournait agacé, comme si cette intimité-là était grossièrement déplacée. Je tentais de resserrer la couverture autour de son épaule; il levait en l'air son poing minuscule pour mieux m'esquiver. Et le pire, ce qui m'était le plus intolérable, c'est qu'il ne semblait nullement avoir besoin de moi. Il avait plutôt l'air effrontément satisfait de son sort. Repu même. Et désireux d'une seule chose: qu'on lui foute la paix. Plus précisément: que moi, sa mère très légitime, je le laisse tranquille. Que je ne vienne pas déranger sa béate quiétude. Que je n'essaie pas, surtout, de m'immiscer entre son bien-être et lui pour m'en attribuer ensuite un quelconque mérite. Oui, décidément, ma mère avait raison: j'aurais mieux fait de refuser la réalité une fois pour toutes et de m'installer dans le rêve.

Parce que dans mes rêves, au moins, cet enfant-là m'était tout à fait familier. Pendant neuf mois et un jour et demi, exactement, j'avais entretenu avec lui des liens plus que parfaits. Idylliques. Indécemment harmonieux. Des liens que ni le temps ni son irréparable outrage ne parviendrait à dissiper. Pendant neuf mois et un jour et demi, j'avais tissé les fils de la plus absolue indissolubilité. J'avais été attentive à la fabrication de chaque nouvelle cellule, au parcours tortueux de chaque goutte de sang dans ses veines. J'avais assisté avec attendrissement au moindre battement de cœur, au moindre coup de talon, au plus petit sursaut de fesses pour que chaque instant de cette nouvelle vie nous soit une expérience complice. Une joyeuse danse d'atomes irréversiblement crochus.

Le demi-rêve aussi m'avait été fidèle. Dans l'état second où j'étais parvenue au tout début de l'accouchement, j'avais continué à baigner dans l'émerveillement liquide de la naissance. J'avais gardé mes jambes toutes grandes ouvertes pour lui permettre aisément de venir jusqu'à moi. Pendant toute la durée de son passage à travers mes frontières, je n'avais cessé de dérouler le tapis rouge pour que ses premiers pas dans le monde se fassent majes-

tueusement. Et avant même d'être informée de son sexe, j'acceptais tout de lui puisqu'il me faisait la grâce d'être vivant.

Même la coupure du cordon n'avait pas été ressentie comme une rupture entre nous. Les mouvements déterminés de son corps rampant sur mon ventre à la recherche de mes courbes extérieures n'étaient qu'une nouvelle étape de notre exploration commune. Une avancée sans risque ni péril dans les replis les mieux cachés de nos jardins secrets. Une révélation au grand jour de notre intimité jusque-là souterraine.

Alors pourquoi? Pourquoi après une aussi parfaite vigile, la réalité se permettait-elle de ne pas tenir les promesses de mes rêves? Pourquoi nos complicités tramées si tendrement dans l'obscurité de ma nappe phréatique devenaient-elles si maladroites à la lumière du jour? Pourquoi un amour si généreux devenait-il si réservé et si mesquin quand il prenait chair dans un vrai corps? Pourquoi le dernier enfant de la lignée venait-il avec une telle impertinence valider le mauvais sort jeté par ma mère?

J'étais au bord des larmes. Au bord de la révolte. Et aux confins du doute le plus dévastateur. Je commençais même à me demander si, en poussant très fort, je ne pourrais pas faire glisser à nouveau l'enfant entre mes jambes et nous donner à tous les deux une seconde chance. Mais l'infirmière est entrée dans ma chambre avant que j'aie eu le temps de le remettre au monde. Elle avait l'air gênée, hésitante, troublée, troublante et elle tenait entre ses bras un autre nouveau-né.

« Excusez-moi, madame, j'avais mal lu les chiffres sur le bracelet de votre enfant: celui-ci est le vôtre. »

Je posai sur l'enfant un regard mouillé, infiniment incertain. Je n'avais jamais su, dans ma tête, faire la différence entre le rêve et la réalité. Est-ce que je saurais, du fond de mes entrailles, distinguer le vrai du faux? **XYZ**

Retrouvez la revue et les éditions

XYZ

au Salon du livre de Trois-Rivières

du 7 au 10 mai 1991